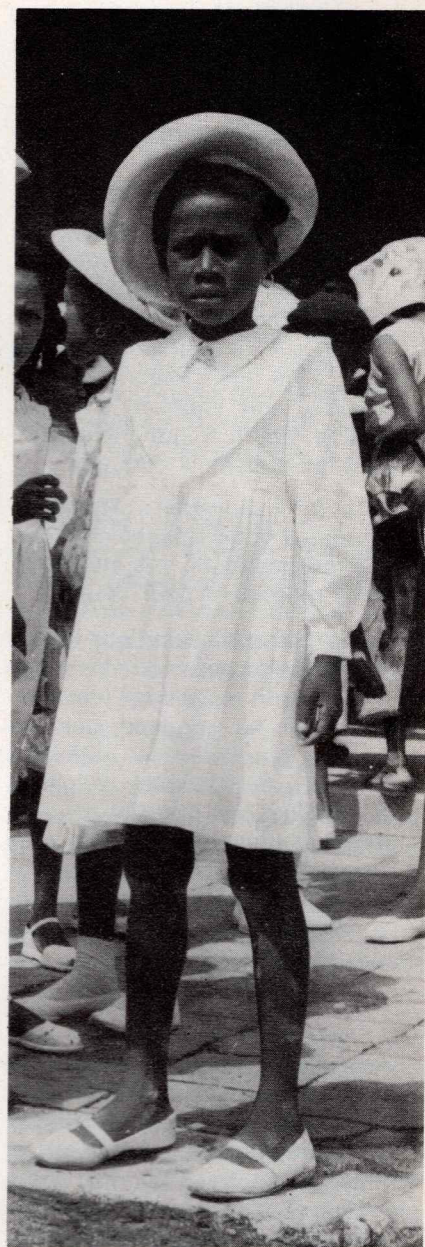




l'image de la petite fille

*dans
la littérature
féminine
des antilles*



Dans son *Traité de Pédagogie générale*, René Hubert définit l'éducation comme « l'ensemble des actions et des influences exercées volontairement par un être humain, en principe par un adulte, sur un jeune, et orientées vers un but qui consiste en la formation dans l'être jeune, des dispositions de toute espèce correspondant aux fins auxquelles, parvenu à maturité, il est destiné ». On peut élargir cette définition et considérer l'éducation comme l'influence globale qu'exerce une

société sur ceux qu'elle cherche à intégrer. Il s'agirait donc moins d'une relation de personne à personne que du rapport d'un individu à la culture dominante de sa société dont il assimile de plus les impératifs. Au fur et à mesure que l'individu grandit, les interventions se font plus explicites. On défend, on incite, on conseille, on propose des modèles et surtout on sanctionne. Le lieu où l'individu reçoit l'essentiel de son éducation, c'est bien connu, est d'abord l'école.

un peu d'histoire

Nous ne reviendrons pas sur les caractéristiques de l'école antillaise. Rappelons seulement quelques faits. En 1767, le gouverneur de la Martinique, Fénelon, écrivait à son ministre : « Si l'instruction est un devoir dans les principes de la sainte religion, la saine politique et les considérations humaines les plus fortes s'y opposent... La sûreté des Blancs exige qu'on tienne les nègres dans la plus profonde ignorance. »

* Université de Paris-X, Nanterre.

Vers 1839, M. Jubelin, sous-secrétaire d'État déclarait : « Il est vrai que les esclaves ont aujourd'hui le droit d'aller à l'école, mais il n'est pas encore temps qu'ils en usent. »

Après 1848, il fallut bien se résigner à les instruire, les nègres ! La commission instituée pour préparer l'acte d'abolition immédiate que présidait Schœlcher proposa donc un projet sur l'instruction publique tendant à ce que « l'éducation soit accessible, soit imposée à tous ». En même temps, Schœlcher admonestait les nouveaux citoyens :

« Bravo ! « sauvages » Africains ! Continuez à vous éclairer et à mépriser vos insulteurs. Vos étonnants progrès répondent pour vous ! »

On conçoit sans peine que l'école instituée selon ces directives et dans cet esprit ne pouvait être libératoire. Nul ne songeait que les Africains transplantés puissent avoir une personnalité originale qu'il ne fallait pas étouffer sous un système d'éducation élaboré sous d'autres cieux et qu'il fallait en imaginer un autre à leur usage. Le modèle proposé est « le Français, adulte et civilisé ».

deux romans

Au travers principalement de deux romans antillais très connus, puisqu'il s'agit de **Sapotille et le Serin d'Argile** de Michèle Lacrosil et de **Pluie et Vent sur Télumée Miracle**, nous allons tenter de cerner les différents types d'éducation qu'une petite fille pouvait recevoir aux Antilles afin de mesurer les ravages qu'ils pouvaient exercer sur sa vie future.

Plus encore que **Pluie et Vent sur Télumée Miracle**, roman exceptionnellement réussi, **Sapotille et le Serin d'Argile** constitue un témoignage capital d'ordre psychologique, voire psychiatrique. Résumons-le rapidement.

Sur le « Nausicaa », Sapotille Sormoy revit les événements marquants de sa vie, événements qui la conduisent à s'exiler de son pays. L'enfance occupe une grande place dans ses souvenirs. Elle a été élevée au pensionnat de Saint-Denis, principalement conçu pour l'éducation des enfants de békés ou de

grands mulâtres. Aussi, sa présence en un pareil lieu est-elle un scandale et les religieuses, Sœur Scholastique, en particulier, le lui font bien sentir. Trop jeune encore, elle ne comprend pas ce qu'on lui reproche et se borne à souffrir, à ressasser ses humiliations jusqu'au jour où elle a une révélation et comprend « le sens des exhortations, des brimades jusque-là non qualifiées ». N'est-ce pas parce qu'elle est noire ?

Quant à **Pluie et Vent sur Télumée Miracle**, c'est, selon les termes de Roger Toumson, « une rêverie encyclopédique », « une fabuleuse histoire de femmes ».

Deux romans profondément différents qui, paradoxalement, se complètent en s'opposant pour nous offrir autour de l'éducation féminine la contradictoire peinture de l'univers antillais.

les parents et le poids du passé

Sapotille est à la charge de sa mère et de sa grand-mère. Schéma classique aux Antilles, nous ne savons rien du père. Mort ? Séparé de sa femme ? Sapotille est-elle une bâtarde ? Ce silence intrigue. Cependant, les deux femmes délèguent tous leurs pouvoirs aux religieuses du pensionnat. C'est la grand-mère qui, « dans une robe à l'antillaise sentant le madras neuf et l'ylang-ylang », explique à cette malheureuse fillette pourquoi elle doit continuer son martyre sous férule :

« Sapotille, ta mère et moi, désirons que tu reçoives une éducation convenable. Le jour où il y aura un lycée à Basse-Terre, je te promets que tu quitteras Saint-Denis. Jusque-là... Il faut ignorer les piqûres des maringouins, Sapotille, et travailler dur comme ont fait tes aïeux.

« Tes aïeux, Sapotille... ils en ont vu d'autres. C'étaient des esclaves. Il est temps que tu saches. »

Et la grand-mère d'entonner la triste saga des ancêtres économisant sous après sous pour acheter leur acte d'affranchissement, servant les dents pour supporter les chaînes de correction, les chaînes de discipline, les fers, le cachot, le

fouet... avant de conclure : « autre chose que le cachot sous l'escalier, Sapotille ». L'ascendance esclave est donc ressentie comme une malediction et le modèle proposé est celui de la rédemption par le travail. Jusqu'à une date récente, aucune société n'a été plus obsédée par son passé que les sociétés de la Guadeloupe et de la Martinique. C'est que ce passé n'est pas imaginé, recréé par la tradition orale et mythique. Il n'est au contraire que trop connu. Les détails du voyage des esclaves, leur condition, leurs souffrances sont faits d'histoire. Tous les écrivains masculins ou féminins de Césaire à Roland Brival ont consacré des pages à ce thème et on peut distinguer trois types d'approches qui, d'ailleurs, peuvent apparaître successivement chez le même auteur.

- d'abord l'acceptation du passé tel qu'il est présenté officiellement ;
- puis le passé vécu comme une source de révolte ;
- enfin le passé emprunté à une île voisine (Haïti) ou à un royaume africain à des fins de glorification.

Chez Michèle Lacrosil, nous en sommes à la première approche, celle du passé accepté comme un temps d'ignominie, ce qui n'exclut pas une profonde affection pour les ancêtres. En fait, honte secrète et tendresse coexistent très bien dans la mesure où les ancêtres ont prouvé qu'individuellement ils pouvaient échapper à la dégradante condition. La grand-mère se trouve donc dépositaire de la connaissance du passé et communique son savoir à l'enfant. On le sent, il existe entre elles des affinités qui n'existent pas avec la mère, créature rigide qui ne sait que sévir et gronder : « Inutile de vous lamenter, Sapotille. Je vous avais prévenue. Mais ça vous est égal de me faire honte... »

Faire honte, le grand mot est lâché. En fait, l'éducation de Sapotille a pour but de museler le « fonds nègre » considéré comme détestable et méprisable, toujours prêt à resurgir dans un éclat de rire trop bruyant, un geste obscène, une parole triviale et à ressusciter l'ancêtre esclave. Elle sert à inculquer à l'individu des mécanismes de contrôle qui fassent « oublier » sa race. Sa-



potille victime innocente, ne cherche pas un instant à se révolter contre cette obligation : « Si maman ne m'aimait plus, c'est que j'étais méchante comme les bonnes sœurs le prétendaient. Cette fille, c'est un monstre, affirmait souvent Sœur Scholastique. Je consentis que j'avais l'âme aussi noire que les religieuses le disaient. Dieu le Père avait créé une petite fille qui dépassait son œuvre. »

Ainsi donc, le regard de la mère, qui aurait pu annihiler tous les autres, les rejoint et rejette l'enfant dans un sentiment d'indignité. L'auteur ne nous parle pas de la petite enfance de son héroïne et nous ne pouvons savoir si des images de douceur et de tendresse compensent la dureté de ce dressage. Sapotille, forcée de se voir négativement, rejette sa haine d'elle-même sur une autre enfant, Yaya, noire comme elle, qui entre au pensionnat alors qu'elle est sur le point d'en sortir. « Cette enfant me faisait honte. Je me sentais coupable de je ne sais quoi quand je la voyais. Elle était le témoignage d'une faute que j'avais commise longtemps auparavant, une vivante malédiction. »

Honte, sentiment de culpabilité, malédiction. Pêle-mêle, Sapotille régurgite le discours prononcé par ses parents et ses éducateurs à son endroit et en investit Yaya. Yaya, c'est elle, c'est l'ascendance esclave indélébile comme une tâche. En même temps, elle ne peut s'empêcher de s'intéresser à cette cadette, aussi maltraitée qu'elle, de la coiffer, de l'aider à se laver. Inconscient masochisme ? Tentative de

s'appropriier un objet détesté, mais qui lui ressemble ? Ou plutôt effort de modifier l'image que Yaya offre et qui est celle de leur commune laideur. Une scène du livre mérite d'être soulignée, car elle est d'une importance capitale. Un jour, alors que les pensionnaires sont à l'étude, Sœur Scholastique croque Sapotille à son insu. Elle commence par protester, puis en définitive, la conviction s'installe en elle.

« C'était elle qui avait raison ; j'étais comme ça laide, si laide. Tout le monde me voyait comme ça, j'étais la seule à n'avoir pas su depuis longtemps... » Chacun sait que la personnalité ne s'affirme que peu à peu chez l'enfant, qu'il se définit largement par rapport au regard de l'autre, surtout s'il s'agit d'un adulte dans une position dominante. Voilà Sapotille, marquée pour la vie, incapable de se valoriser et d'affronter l'existence avec confiance. En fait, toute l'éducation qu'elle reçoit et à laquelle tiennent tant ses mère et grand-mère est destinée à la tenir à sa place afin que l'ordre social ne soit pas dérangé. Quand elle parle d'étudier le droit, les religieuses s'esclaffent et s'indignent. La pyramide sociale doit être respectée. Au plus bas, les nègres dont l'intelligence et la créativité doivent être étouffées. Pour les éducatrices blanches de l'enfant, c'est aussi une image du passé qu'il s'agit de perpétuer malgré la modification des schémas politiques. Elles qui portent sur leurs épaules le poids du passé menacé où elles incarnaient le bien et le beau. Si l'on accepte l'idée que durant l'esclavage le Noir dut mourir à lui-même pour adopter une personnalité d'emprunt, on conviendra que l'éducation de Sapotille, qui demeure fidèle à ce schéma, est une contre-éducation, la plus meurtrière des mutilations. Avec une blessure intérieure inguérissable, elle est préparée à tourner le dos à son peuple, à ses réalités. Le processus de l'aliénation est amorcé.

A ce type d'éducation qui fut celui de la petite-bourgeoisie jusqu'à une date récente, il faut opposer celle que reçoit Télumée dans *Pluie et Vent sur Télumée Miracle* de S. Schwarz-Bart. Il ne faudrait pas se laisser aller à des simplifications

abusives et soutenir que toutes les oppositions viennent de la différence entre milieu urbain et milieu rural. C'est une erreur très grave que d'idéaliser à l'excès le monde rural qui, étant donné l'influence des media et des modèles dominants qu'ils véhiculent, outre les problèmes inhérents au sous-développement dont souffrent les Antilles, ne constitue pas un isolat préservé au sein duquel fleuriraient toutes les vertus. Le monde rural connaît sa bonne part d'aliénation et d'angoisse et ceux qui sont en contact avec les paysans le savent bien.

Télumée, la dernière-née de la dynastie des femmes Lougandor, « vraies négresses à deux cœurs », représente un ensemble de qualités et de puissance exceptionnelles. Elle a été formée par sa grand-mère, dont elle dit :

« Toussine était une femme qui vous aidait à ne pas baisser la tête devant la vie et rares sont les personnes à posséder ce don. Ma mère la vénérât tant que j'en étais venue à considérer Toussine ma grand-mère comme un être mythique, habitant ailleurs que sur terre, si bien que, toute vivante, elle était entrée pour moi dans la légende. »

La grande supériorité des Lougandor réside dans leur capacité de supporter la tristesse, la folie et l'absurdité du monde sans baisser la tête. Car le problème ne consiste pas à changer la vie. Cela est impossible. Il s'agit de la transfigurer et l'acceptant telle qu'elle est, de lui infliger une éclatante défaite. Le passé qui pèse sur Télumée est bien celui qui écrasait Sapotille, mais il ne s'agit pour elle ni de le fuir, ni de se renier en s'efforçant d'accéder à un nouvel état par le biais de l'école. Il s'agit de l'assumer.

En fait, toute l'éducation de Télumée est une patiente initiation contre la grande jupe à fronces de sa grand-mère Toussine. Dans cette case qui symboliquement « termine le monde des humains », elle apprend à se garder des autres, de la contagion de leur pessimisme et de leur désespoir.

« Ce ne sont là que de grosses baleines échouées, dont la mer ne veut plus, et si les petits poissons

les écoutent sais-tu ? Ils perdront leurs nageoires.» Nageoire ! Ce mot aussi est symbolique. Il convient de se défendre contre les courants adverses d'une existence qui ne pense qu'à vous faire sombrer. Dans cet univers, le merveilleux, on s'en doute, est présent. Une amie de Toussine, Man Cia, a la possibilité de se changer en animal et, comme l'enfant s'en étonne, sa grand-mère la rassure et l'introduit dans l'intimité de la sorcière qui à son tour participe à son initiation. A son tour, Man Cia lui répète :

« Sois une vaillante petite négresse, un vrai tambour à deux faces, laisse la vie frapper, cogner, mais conserve toujours intacte la face du dessous. »

Courage, don d'amour, voilà les vertus cardinales. On pensera peut-être qu'une telle conception de la vie est limitée. En réalité, elle est celle qui s'exprime à travers toute l'oralité antillaise et que cristallise le proverbe : « **An nè pa jin mo** », « un nègre ne meurt jamais ». C'est l'expression complexe d'un profond fatalisme joint à un indéracinable optimisme.

Télumée Miracle est aussi le miracle de la résistance du nègre à la déportation, à la traite, à la dispersion sur les plantations, aux coups et aux supplices.

Dans le cruel passé de la race, Reine sans Nom, et, à travers elle, Télumée, puise la foi et la force de continuer, tête haute. C'est subtilement la preuve du pouvoir de résistance de l'homme et de la femme noire.

Il est intéressant de constater que cette initiation à la vie a des prolongements esthétiques. Loin d'abattre, et par conséquent d'enlaidir, la souffrance embellit :

« ... Comment la reconnaît-on la démarche d'une femme qui a souffert ?

— ... A un panache tout à fait spécial, incomparable qui suit la personne qui s'est dit un jour : j'ai assez aidé les hommes à souffrir, il faut maintenant que je les aide à vivre. »

Car les éléments d'une esthétique ne sont pas absents de **Pluit et Vent sur Télumée Miracle**. Si Sapotille se voyait laide dans le regard

des religieuses blanches, Télumée se voit belle dans le regard de sa grand-mère. On s'en doute, la couleur de la peau n'intervient pas, rendue insignifiante par rapport à d'autres critères, ni la qualité des cheveux ou le degré d'épatement du nez :

« ... Grand-mère se penchait sur moi, caressait mes cheveux et leur faisait un petit compliment, bien qu'elle les sût plus courts et entortillés qu'il n'est convenable. »

La beauté est disposition de cœur.

Cependant, le caractère exceptionnel de l'éducation que Télumée reçoit ne l'éloigne pas des enfants



de son âge. C'est avec eux que, le soir venu, elle écoute des contes.

« ... Eh bien, mes enfants puisque vous avez un cœur et des oreilles bien posées, apprenez qu'au commencement était la terre, une terre toute parée, avec ses arbres et ses montagnes, son soleil et sa lune, ses fleuves, ses étoiles... »

C'est avec eux qu'elle gambade, court, se baigne.

« J'aimais bien la compagnie des enfants, ceux qui travaillaient dans les cannes, ceux qui rôdaient en brigandage, ceux qui avaient père et mère et les sans maman, sans toit et sans litière qui erraient dans la vie comme les enfants du diable. »

Le jeu, si important dans l'univers enfantin, tient une place essentielle. De même la sexualité lui est révélée par la rencontre avec Elie, le fils du père Abel aux « yeux larges, étalés par-dessus ses joues plates comme deux marigots d'eau douce ». C'est

donc d'une éducation complète qu'il s'agit, où tous les éléments qui concourent au développement d'une personnalité sont présents.

l'école

Sapotille, qui s'étiole dans son pensionnat, ne songe cependant pas à l'incendier ou à le fuir. Ses mère et grand-mère l'ont persuadée que c'était un enfer nécessaire, et, bonne élève, elle s'applique à être la première en tout. Entre les privations de dessert, les « bulletins bleus », le cachot, et souvent même la fouettée, elle s'applique :

« Nous cherchions nos problèmes sur nos ardoises, avant de les recopier sur nos cahiers. Souvent la récréation de neuf heures nous obligeait à abandonner nos ardoises couvertes de chiffres. »

Sapotille et le Serin d'Argile est très révélateur de la nature des distractions proposées aux enfants d'un certain milieu et du résultat sur leur psychisme. Ainsi, le grand rêve de Sapotille à huit ans est de figurer dans un conte. Certes pas, on s'en doute, un conte traditionnel de Kompè Lapin ou de Ti-Jean ! Mais La Belle au bois dormant.

« C'était un tableau muet : le groupe des servantes devait se lever dès que le sceptre du Prince... effleurait la Belle... »

Ajoutons que Sapotille reléguée au rang de servante n'arrive pas à satisfaire les religieuses et est accusée de « déparer tout ». Outre la comédie et la musique, talents par excellence d'une certaine société, la distraction favorite à Saint-Denis consiste à se travestir. Là encore, le travestissement est symbolique. Sapotille rêve de se travestir en fée afin d'opérer sur elle-même « je ne sais quelle fabuleuse (et éphémère) transformation ». Ou encore en « lutin, dansant dans la nuit ! Un lutin avec un collant et des grelots ».

Cependant le spectacle qui procure le plus vif émoi à Sapotille comme à son entourage demeure la Messe, surtout quand elle est célébrée par l'Évêque : « La chapelle odorante resplendissait, le maître autel disparaissait sous les cierges et les roses ; des revêtements fastueux décoraient les baldaquins et

les prie-Dieu. Devant mes yeux enchantés, surgirent de l'abside des diacres en aube brodée et en dalmatique d'or qui, trois par trois, s'agenouillèrent, se redressèrent, attendirent dans un majestueux silence. »

Car, on aurait tendance à l'oublier, tant la mesquinerie, voire la méchanceté ont cours à Saint-Denis, c'est d'une institution religieuse qu'il s'agit. Le nom de Dieu y est rarement prononcé, sinon de façon formelle et fastidieuse pendant les leçons de catéchisme. Aucune des vertus du message chrétien n'y ont cours. Surtout pas la charité qui est amour !

Voilà donc un univers où les bonnes manières priment sur les qualités de cœur, où l'école est le lieu où les rôles qui devront plus tard être tenus dans la vie sont enseignés. Nous l'avons dit, quand Sapotille, naïve, parle d'étudier le Droit, les bonnes sœurs s'offusquent :

« Le Droit ? Pour atteindre le barreau ? Mais voyez-moi ces prétentions ! »

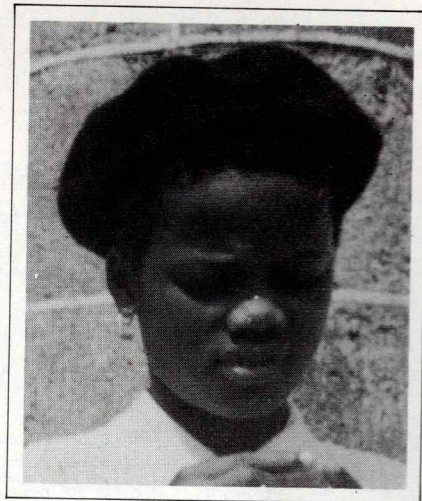
Cependant la condamnation de l'école telle qu'elle a existé (et existe encore ?) dans les Antilles n'est qu'implicite chez Michèle Lacrosil. C'est chez Simone Schwarz-Bart qu'elle est nette et sans équivoque. En vérité, l'école ne tient que peu de place dans la vie de Télumée elle-même :

« C'était une ancienne écurie où l'on se tenait assis, debout, selon la place, l'ardoise sur les genoux ou serrée contre la poitrine. Un seul maître ne pouvait suffire à tous les enfants du bourg et des hameaux avoisinants. »

L'école symbolise tout ce qui est triste, et privé de vie :

« Il y avait dans cet air sombre de La Ramée et surtout dans la bâtisse sombre de l'école quelque chose de retenu, de sévère et de futile à la fois, qui nous mettait mal à l'aise et, pour nous consoler des bâtons et des lettres, des ânonnements interminables, nous en revenions toujours à parler de ces grandes bêtes d'hommes et de femmes de Fond Zombi. »

Le savoir tel qu'il peut être reçu dans un pareil lieu est minimisé, voire ridiculisé. Après les bâtons et



les lettres et les ânonnements, qu'apprennent les enfants ? « A lire, à signer notre nom, à respecter les couleurs de la France, notre mère, à vénérer sa grandeur et sa majesté, sa noblesse, sa gloire qui remontaient au commencement des temps. »

On ne saurait mieux mettre en lumière le caractère dérisoire et dangereux d'un savoir radicalement divorcé du milieu dans lequel évolue l'enfant et rattaché à une « métropole » inconnue. Dans le petit univers de Fond Zombi personne, évidemment, ne valorise l'école et il faut la réapparition de la mère de Télumée, Victoire, à demie fugitive, déjà devenu élément étranger, pour que celle-ci soit presque sacralisée. A propos de la sœur de Télumée, qui vit maintenant chez son père naturel « où elle dort sur un lit, mange des pommes de France et possède une robe à manches bouffantes », elle s'exclame :

« Ah !... parlez-moi de Régina, elle a dans son esprit toutes les colonnes des Blancs, elle écrit aussi vite qu'un cheval galope et la fumée peut sortir de ses doigts... ce n'est pas elle qui va signer un papier sans savoir ni pour qui ni pour quoi et, parlant de signer, dites-moi un peu... connaissez-vous chose plus laide et plus honteuse ? on vous demande de signer, vous mettez une croix... »

Ainsi Victoire oppose au monde fait d'oralité, de jeux librement organisés de Télumée celui, beaucoup plus rigide, du savoir occidental où l'écrit domine, où la lettre tue. Elle ne peut le détruire cependant, car elle est elle-même dans la vie de

ses enfants un élément passager dont les préférences n'ont pas de poids. Tandis qu'elle court vers son destin, ses deux filles resteront libres de suivre le leur et arriveront à une totale séparation.

« Quelques années plus tard, je vis ma sœur au milieu d'un cortège de mariés sur le parvis de l'église de la Ramée. Régina était devenue une dame élégante de la ville. »

En résumé, il ressort qu'à l'école s'amorce le processus d'aliénation et là, Simone Schwarz-Bart rejoint Michèle Lacrosil.

L'école figure également dans un troisième ouvrage écrit par une romancière antillaise **Le temps des Madras** de Françoise Ega. Cependant, c'est d'une manière toute conventionnelle, sans que soit jamais ébauchée la moindre remise en question. « Après les fêtes de Pâques, les écoles ouvrirent leurs portes et ce fut un nouveau plaisir. Je passais mes mains sur la balustrade entourant le préau : je dévorais des yeux les bambous remplis d'hibiscus. Les cartes de géographie me parurent plus sympathiques que jamais, les maîtresses plus belles et notre directrice, bien qu'elle eut déjà posé sa baguette sur le bureau, moins sévère. »

Il découle de cette présentation un certain nombre de remarques. Si, en Afrique, les autobiographies plus ou moins romancées sont le fait d'hommes, les Antilles ne manquent pas de romancières qui ont choisi de parler de leur enfance et la petite fille est un personnage littéraire antillais. Généralement, ces romancières refusent d'idéaliser l'enfance et, au contraire, règlent des comptes avec parents et enseignants, exorcisent des fantômes et pansent d'anciennes blessures. Aussi cette littérature peut-elle se concevoir comme un protestation contre un ordre social jugé trop pesant, un refus de la mutilation intellectuelle qu'il entraîne, en un mot comme l'amorce d'un processus de libération de la femme.

(Cet article constitue le premier chapitre d'un ouvrage à paraître aux éditions L'Harmattan « La parole des femmes. Essai sur des romancières des Caraïbes de langue française ».)